

Le bonheur
des autres

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Gougeon, Richard, 1947-

Le bonheur des autres

Sommaire: [2]. Le revenant.

ISBN 978-2-89585-712-9 (vol. 2)

I. Gougeon, Richard, 1947- . Revenant. II. Titre.

PS8613.O85B66 2016 C843'.6 C2016-941296-2

PS9613.O85B66 2016

© 2017 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture: Annie Boulanger

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution au Canada

PROLOGUE

prologue.ca

Distribution en Europe

DILISCO

dilisco-diffusion-distribution.fr



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal: 2017

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

RICHARD GOUGEON

Le bonheur des autres



Le revenant



LES ÉDITEURS RÉUNIS

Du même auteur
chez Les Éditeurs réunis

Le bonheur des autres

1. *Le destin de Mélina*, 2016

L'épicerie Sansoucy

1. *Le p'tit bonheur*, 2014
2. *Les châteaux de cartes*, 2015
3. *La maison des soupirs*, 2015

Les femmes de Maisonneuve

1. *Jeanne Mance*, 2012
2. *Marguerite Bourgeoys*, 2013

Le roman de Laura Secord

1. *La naissance d'une héroïne*, 2010
2. *À la défense du pays*, 2011

*Cette immortelle image que je porte en moi me servira d'égide,
et rendra mon âme invulnérable aux coups de la fortune.*

Jean-Jacques Rousseau

Chapitre 1

Après les funérailles, escortée par ses filles et les deux couples de visiteurs gaspésiens, Mélina regagnait sa demeure, le cœur enseveli dans l'immense chagrin laissé par son cher disparu. Au fil des jours, tant bien que mal, elle essaierait de recoudre les lambeaux de son destin pour traverser sans trop d'encombres les innombrables vicissitudes de l'existence. À présent, le salon double était déserté par son cercueil. Mais il flottait tout de même dans l'air ce sinistre relent de cimetière.

— Asteure, on va s'asseoir pour manger! décida Ida Dostie. Les fils Philippon ont tout remplacé avec leurs parents.

La dévote avait tout orchestré. Avec ses trois «pleureuses», elle avait précédé la veuve Bernard. Elle avait dressé les couverts afin de recevoir une grande table pour les adultes dans la salle à manger, et une plus petite destinée aux enfants dans la cuisine.

Les laideronnes ressentaient peu de peine pour leur sœur éprouvée. Avec le malheur qui s'était abattu sur elle, Mélina retrouverait un contentement comparable à celui qu'elles connaissaient avec le gros Octave et le maigrichon Évariste. Le fait est que l'amour leur apportait peu de jouissances. Elles avaient vu venir le milieu de la vingtaine comme des catherinettes qui se morfondent dans l'attente oppressante de ne pas être repêchées par un quelconque soupirant, et elles avaient sauté sur l'occasion qui s'était présentée. En ce sens, elles n'entrevoient pas être pires que bien d'autres prises, faisant chacune le bonheur d'un prétendant qui tend sa ligne ou ses filets. Leur visage repoussant avait tout de même attiré des pêcheurs respectables. Il faut croire que des qualités perceptibles émanaient de leur auguste figure.

Un seul regret, cependant, affligeait leur cœur et leur faisait envier Mélina : elles n'auraient probablement jamais d'enfants. Avant les événements tragiques, Angéline et Bénédicte étaient devenues de charmantes petites filles, semblables à leur père qui avait emporté sa beauté dans sa tombe. À présent, Mélina avait les traits affaissés, flétris par le chagrin. Mais elle était encore trop belle pour se fondre dans le paysage et passer inaperçue. Comment se faisait-il qu'elle ne fût pas complètement défaite ? Le malheur ne l'avait pas frappée assez durement ? Après tout ce qu'elle avait traversé ! Et le naufrage de sa vie amoureuse ! Quelqu'un voudrait-il d'une veuve effondrée avec deux enfants en bas âge ? Elles lui souhaitaient de se retraiter dans son écurie et de pâtre le reste de ses jours !

Pour l'heure, les Gaspésiennes emplissaient la maison de leur gaieté débordante. Elles riaient à gorge déployée, entraînant la femme de Barthélémy dans leurs remarques désobligeantes, se moquant des paroissiens mal attifés de l'église.

— Ils ne sont pas mieux accoutrés que les habitants de la péninsule, lança Virginie.

— Ça manque un peu de fierté, commenta Rosita.

Et les laideronnes donnaient des exemples à profusion, comme si les cérémonies de la matinée ne les avaient pas touchées. Elles rappelaient surtout les chapeaux ridicules dont certaines s'affublaient. De vraies couventines ! Ce qui attisa l'irritation de la dévote et l'indignation des pleureuses, qui invoquaient le respect dans le lieu de culte. D'ailleurs, les Gaspésiennes badinaient. C'était leur façon à elles d'exorciser les fantômes qui peuplaient la maison depuis la disparition d'Antonin. Elles voyaient venir la nuit avec ses horreurs superstitieuses et ses sinistres épouvantes qui les feraient frémir et remonter les couvertures jusqu'à leur menton en galoche. Mais elles ne parlaient pas de retourner tout de suite dans leur bout du monde. Elles prenaient leur voyage à Montréal pour de petites vacances annuelles et profitaient de l'occasion pour

renouveler une partie de leur garde-robe. Parfois, il faisait bon de changer d'air, de fuir leur belle-mère Exarée, celle qui avait pris la place de leur mère dans la vie de leur père Salomon.

Évariste et Octave s'étaient assis de part et d'autre des deux sœurs, collées comme des siamoises. Ainsi, se tenant à distance, les beaux-frères évitaient de se disputer. Pendant qu'Armand Philippon mangeait comme s'il avait été seul à table, ils avaient entamé une conversation avec Barthélémy et Paul-Émile Dostie. Ces derniers faisaient part de leur inquiétude justifiée devant la décision que Mélina prendrait relativement à leur travail. Le frère d'Antonin parlait de s'engager ailleurs comme palefrenier, alors que Dostie songeait à cogner à la porte des entreprises du quartier.

Pendant que Gertrude Philippon gardait la main haute et s'assurait que la marmaille de la cuisine ne manquait de rien, Mélina échangeait avec Corinne.

— On est dans les mêmes conditions, asteure, formula la fille aînée des Dostie.

— Je dirais pas ça, rétorqua Mélina. On est toutes les deux veuves, mais pour moi, la famille est finie. Tandis que toi, Corinne, tu attends ton premier enfant.

La discussion se poursuivait dans l'incertitude pesante de l'identité du géniteur. Se pouvait-il que le père soit Antonin ? Le mal creusait la douleur de Mélina, d'autant plus que la jeune femme enceinte avait choisi de demeurer chez ses parents. Elle la verrait souvent emprunter l'escalier et promener son ventre rebondi sur le trottoir en avant ou dans l'arrière-cour. Sans doute donnerait-elle bientôt sa démission comme secrétaire aux usines Angus. Dans les mois qui suivraient, elle vivrait sous le toit de ses parents, avec les maigres moyens que son paternel pourrait tirer de son travail de voiturier. Mélina éprouva un fort sentiment de culpabilité. Une responsabilité morale lui incombait. Elle ne pouvait censément congédier Paul-Émile Dostie et fermer boutique.

Dans la cuisine, les fils Philippon jouaient aux grands garçons sages. La physionomie menaçante, leur mère Gertrude les avait bien avertis de se tenir tranquilles, sinon elle sévirait. Et la punition ne serait pas nécessairement à la hauteur de l'imbécillité commise. Elle pourrait être pire, sans commune mesure. Mais plus que ses frères, la tête farcie de mauvais plans, Alphonse fatiguait sur sa chaise droite. Son irrépressible esprit malfaisant l'incita à la niaiserie...

Odette parut dans la salle à manger, les yeux exorbités d'horreur, le visage tordu d'indignation.

— Le grand niaiseux m'a ôté mon diadème, s'époumona-t-elle.

Une reine venait d'être décapitée. Elle semblait tout à coup privée de son bien le plus précieux, d'un symbole visible, de la coiffure suprême qui couronnait quelques secondes plus tôt sa tête de première communiante. Bénédicte surgit derrière elle, comme pour confirmer inutilement la dépossession dont son amie était l'objet.

La figure de l'hommasse se crispa. Elle se leva d'un bond prodigieux et s'élança dans la cuisine. Sous les rires complices de ses frères, pareil à des Iroquois exhibant un scalp, Alphonse balançait victorieusement le voile au-dessus d'un rond de poêle.

— Ah ben toi, par exemple ! mon grand escogriffe, proféra la mère.

Elle l'avait pris sur le fait, en flagrant délit de débarras, l'ornement léché par les flammes.

— Voyons, m'man, le défendit Xavier, il fait juste semblant...

— Je vas t'en faire, moi, un semblant ! Montez en haut tous les trois, mettez-vous en pyjama, puis enfermez-vous dans votre chambre ; vous allez vous passer de souper.

— ..., voulut riposter Ange-Aimé.

— J'ai dit! insista-t-elle, en pointant son doigt tendu vers le plafond.

L'hommasse alla agripper le diadème déjà roussi et le transporta dans la salle à manger.

Sous l'emprise d'un grand étonnement, la dévote se transfigura. Elle devint toute pâle dans sa robe violacée. Les regards se portèrent sur Bénédicte, qui semblait avoir échappé à la raillerie des fils Philippon.

— Ils t'ont rien ôté, toi, toujours? demanda Ida Dostie.

La question pertinente tira Armand Philippon de sa rêverie. Il songeait à ces vilaines histoires qui couraient sur le compte de Corinne. Son visage se couvrit des couleurs de la honte. Il ne voyait plus ce qui le retiendrait dans la pièce, à fondre sous les yeux brûlants des convives; il amorça un pas vers la porte.

— Non, mais! à qui ces enfants-là? proféra une voix éraillée. Sont donc ben épouvantables...

Ces paroles prononcées comme une accusation émanaient de la bouche de madame Lagimonière, une des trois pleureuses attablées. Au milieu de cette bouffonnerie grotesque, sous le regard indigné de Gertrude Philippon, Mélina intervint:

— Bon ben, avant que tout le monde s'en aille, on va sortir les cadeaux! décida-t-elle.

La compagnie se déporta au salon. La dévote avait replacé tant bien que mal le restant de diadème sur le crâne de sa fille. Entourées de leurs proches, assises côte à côte, les deux communicantes s'empressèrent de déballer les cadeaux apportés. Les chapelets, les missels et les images saintes sortaient de leurs paquets blancs enrubannés de rose. Ida Dostie exultait. Son plaisir augmentait à mesure qu'elle voyait s'étaler sur la table basse la

panoplie d'articles religieux. C'était un grand jour pour elle. Rien ne la portait autant sur l'espérance de voir germer la foi dans une maison où les signes sensibles se faisaient bien rares...

Mais, semblable aux visiteurs de la péninsule qui semblaient s'ennuyer à mourir, Barthélémy se désespérait de ce déploiement exagéré d'objets ostentatoires. Dans une attente muette sur le divan du salon, il songeait davantage à l'avenir de sa famille, de ce qu'il adviendrait de Rosita et de ses deux enfants. Voilà huit ans qu'il avait quitté avec fracas la campagne de Petite-Rivière-au-Renard et débarqué dans la métropole pour se trouver un emploi. Antonin l'avait engagé comme palefrenier, à petit salaire, et il avait survécu toutes ces années, malgré sa femme dépensière et la venue de Clovis et d'Adrienne. Et il aimait son métier, le soin des chevaux, le va-et-vient des voitures dans la cour et ses relations cordiales avec les livreurs. De là à prendre en main la destinée de l'écurie et des affaires de son frère, il y avait un pas énorme qu'il se voyait dans l'impossibilité de franchir. Il roulait dans sa tête toutes ces idées quand une pleureuse interpella sa belle-sœur :

— Moi, à ta place, je me débarrasserais des entreprises de mon mari, risqua-t-elle.

Les regards déconcertés de la petite société se braquèrent sur madame Blaquièrre. Les figures de Barthélémy et de Paul-Émile Dostie se durcirent. Une étrangère se mêlait effrontément de ce qui ne la regardait pas. Virginie et Rébecca devinrent attentives à ce qui, de prime abord, n'avait ni queue ni tête. La proposition saugrenue ne méritait même pas un premier examen.

— Je veux bien, madame Blaquièrre, rétorqua Méлина, d'une voix altérée. Mais après avoir dépensé l'argent, je me retrouverais le bec à l'eau assez vite. Non, je peux pas me permettre ça...

La physionomie de la veuve Blaquièrre était devenue énigmatique.

— Vous pensez ben que si je vous dis ça, c'est parce que j'ai une idée derrière la tête, assura-t-elle. J'ai travaillé toute ma vie dans les

usines de couture. Si vous le désirez, Mélina, je vais vous montrer à confectionner des poches pour des complets d'hommes : c'est un métier qui vous permettra de bien gagner votre vie.

Dès lors, des discussions animées s'engagèrent sur la suggestion de la veuve. Des appréciations s'échangèrent. La pleureuse aurait beau enseigner, transmettre son savoir, il n'en demeurerait pas moins que Mélina devrait ensuite se dénicher un emploi dans le domaine. La principale intéressée avait l'impression qu'on était à orienter sa vie. Les pour et les contre s'opposaient avec autant d'arguments de part et d'autre. Plutôt que de vendre à perte ses entreprises et tout le grément et de risquer de se retrouver devant rien, il valait mieux qu'elle les garde, quitte à vivoter pendant les périodes plus creuses. Par ailleurs, d'accord pour une fois, Évariste et Octave entrevoyaient pour leur belle-sœur une occasion de travailler moins dur dans une usine de couture et de restreindre ses responsabilités.

Cependant, au milieu de la sympathie générale qu'on adressait à sa demi-sœur, Rébecca ressentait toute la fatigue de l'insomnie que lui avaient fait subir les pleureuses. Comme si elle ramassait en même temps toutes ses frustrations, elle se redressa dans son fauteuil.

— Tu devrais jamais accepter ça, Mélina, tu sais ben que ça a pas d'allure une proposition pareille ! proféra-t-elle.

— Hein ! Apprendre à faire des poches ! Il y a-tu une chose aussi simplette ! commenta Virginie.

L'atmosphère un tantinet festive destinée à oublier les funérailles avait soudainement changé. Le déballage de cadeaux des deux communiantes tournait au burlesque et se trouvait au bord de l'affrontement. Comme emportée par son besoin légitime de prendre sa place, Mélina se propulsa devant les invités.

— Là, c'est assez ! explosa-t-elle. Tout le monde se mêle de mes affaires ; c'est à moi toute seule de décider ! J'ai jamais imposé quoi que ce soit à personne ici dedans. J'ai toujours été la Cendrillon de

la maisonnée, la fille obéissante à son beau-père avant de devenir l'épouse docile de son mari, la mère compréhensive, et celle qui se retenait de ne pas dire ce qu'elle pensait pour ne pas offenser et faire de la peine aux autres. À force de vouloir faire plaisir à chacun, on finit par s'oublier puis par ne pas trop savoir qui on est et ce qu'on pense réellement. Asteure, j'ai une décision à prendre, puis je suis capable de la prendre toute seule...

Mélina avait éclaté. Désormais, elle ne serait plus la douce qu'on connaissait, celle qui se pliait volontiers aux désirs et aux caprices d'autrui, mais celle qui serait un peu plus à l'écoute de son cœur, de ses sentiments, de ses besoins. À présent, on la regardait comme une découverte, comme une inconnue qui venait de se révéler dans son délire verbal. Haletante, elle avait pris les traits d'une tigresse qui défendait ses petits. Au fond, elle protégeait sa vie, elle cherchait à s'abriter derrière les remparts de sa fidélité à elle-même, elle se préservait.

— Oh ! Oh ! Elle est en train de monter sur ses grands chevaux, la fille à sa mère...

— Toi, Rébecca, regarde-moi ben aller asteure ! Tu vas voir que j'ai pas les deux pieds dans la même bottine. Je veux pas revirer comme toi puis Virginie, passer ma vie à éviscérer des poissons, à trancher des têtes de morue, à me laisser vivre, puis à pas trop savoir quoi faire de mes dix doigts...

Virginie et Rébecca prenaient de grandes respirations pour accuser la tirade enflammée de leur demi-sœur. Elles reportèrent leurs yeux sur les jeunes filles.

Terrorisées, les deux communiantes s'étaient réfugiées dans les bras de la dévote. Les yeux implorants, Angéline regardait sa mère reprendre son souffle devant la petite société qu'elle avait galvanisée. Elle la sentait malheureuse et souhaitait son bonheur par-dessus tout. Et dans son for intérieur, elle éprouvait cet attachement profond à la maison qu'elle habitait, la seule qui lui rappellerait les plus beaux souvenirs de son père.

— Puis, on peut-tu savoir ce que vous décidez, maman? demanda-t-elle candidement.

Mélina était au bord des larmes; elle avait le goût de se jeter dans les bras de l'hommasse. Après cette envolée oratoire crachée de ses entrailles, il lui semblait que ça lui aurait fait du bien de pleurer, mais elle se retenait. Dorénavant, elle serait plus forte devant l'adversité, plus déterminée que jamais à accomplir ce que lui commandaient ses plus intimes convictions. La compagnie était suspendue à ses lèvres :

— Je vas peut-être vous surprendre, exprima-t-elle, mais j'accepte la proposition de madame Blaquièrre et je vas garder les entreprises d'Antonin.

Les employés de Mélina poussèrent un long soupir de soulagement. Comme si elles s'étaient concertées, Ida Dostie, Rosita et Gertrude Philippon s'avancèrent vers elle pour la féliciter :

— C'est sûrement la bonne décision à prendre, l'encouragea l'hommasse.

Madame Blaquièrre progressa vers Mélina, le visage empreint de ravissement.

— On va commencer dès lundi si tu veux, précisa-t-elle.

Demeurée dans l'ombre, Angéline paraissait rassurée. La scène troublante à laquelle elle venait d'assister se terminait bien. Dans les circonstances, on ne pouvait espérer mieux.

À ce moment, les pleureuses prirent congé. Après tant d'émotions, Mélina éprouva le besoin d'être seule. Les paupières lourdes et le visage tendu, elle s'excusa et se retira dans sa chambre.

* * *

Les Dostie et Gertrude Philippon étaient remontés à leur logis, heureux du dénouement de l'après-midi, laissant toutefois les

visiteurs gaspésiens à eux-mêmes, dans un état de totale dépendance. Angéline se voyait aux prises avec la parenté de la péninsule, qui piétinait autour d'elle dans la cuisine. L'heure du souper approchait. Sa mère semblait dormir d'un sommeil réparateur qu'elle se refusait à perturber. Le corpulent Octave commençait à reluquer du côté de la glacière et des portes d'armoire. Sans gêne, il se rendit effrontément au tambour et en rapporta une bière, qu'il décapsula au nez de son beau-frère Évariste.

— Toi aussi le maigrichon, tu devrais t'en déboucher une : y a rien comme une bonne Molson pour se mettre en appétit.

— As-tu faim, mon gros loup ? demanda Rébecca. Tu sais bien que ta nièce va nous faire à manger.

— Ça a l'air qu'elle est pas mal dégourdie pour son âge, celle-là ! commenta Virginie, avec une pointe d'ironie dans la voix.

L'oncle Octave alla s'écraser au salon. Angéline décocha une œillade complice à sa petite sœur. La sortie théâtrale de leur mère l'avait enhardie. Elle se rappelait vaguement comment procéder ; elle préparerait un mets simple que même les ménagères les moins expérimentées servaient à leur progéniture.

Bénédicte demeura sur place pour assister sa grande sœur. Rébecca entraîna Virginie et Évariste au salon. Angéline se noua un tablier à la taille.

— Si tu veux m'aider, va d'abord te changer, dit-elle. Faudrait pas que tu salisses ta belle robe de première communion. Maman a assez d'ouvrage de même...

Bénédicte hochait positivement la tête et revint avec du linge de semaine. Angéline avait rassemblé les bols et les ingrédients avec une variété impressionnante d'épices sur la table afin que son assistante soit à sa portée.

— On va faire une omelette nature puis des muffins, expliqua-t-elle.

— T'aimerais pas mieux réveiller maman ? s'inquiéta sa sœur.

— Notre mère doit être fière de ses filles, puis il faut que tu comprennes que c'est plus comme avant, asteure...

— Ouan ! Je sais ben !

Mis à part un coco échappé qui avait dégouliné par inadvertance le long d'une patte de chaise, les cuisinières en herbe battirent les œufs et le lait dans un premier bol. Dans un second, le lait, les œufs et le saindoux furent ajoutés à la farine, à la poudre à lever, au sucre et au sel tamisés ensemble.

Pendant que l'omelette cuisait sur le poêle et que les muffins gonflaient au four, les deux sœurs s'empressèrent de dresser le couvert dans la salle à manger. Lorsque le repas fut prêt, Angéline apporta le mets sur la table. Bénédicte alla cogner à la porte de sa mère. Méline se réveilla, perdue dans ses pensées, ignorante de l'heure du jour et de ce qui se déroulait dans sa maison.

— Où c'est que t'as passé, coudonc ! s'exclama-t-elle, avant de s'esclaffer d'un rire amusé.

— Le souper est prêt ! répondit la petite.

La benjamine avait la chevelure, la face et les bras enfarinés. Elle se mit à rire en secouant sa tête blanchie et alla aussitôt se nettoyer dans la salle de bains. De sa voix joyeuse, Angéline appela les voyageurs.

Les convives s'amenèrent dans la salle à manger et, l'œil circonspect, se distribuèrent autour de la table. Une immense galette à l'aspect croûteux abondamment parsemée de grains foncés ornait un plat de service. À côté, un gros morceau de fromage et un pain fesse offrant audacieusement son anatomie.

— C'est rien, exprima fièrement Bénédicte, on a un beau dessert à part de ça !

— Sont-tu assez fines ces filles-là, commenta Méлина. Si ça continue, je vas pouvoir aller travailler à l'extérieur puis revenir tard, le souper va être prêt.

Rébecca et son mari contemplaient d'un œil suspicieux l'essai culinaire de leurs nièces, tandis que Virginie et Évariste prévoyaient déjà se rabattre sur le dessert.

Méлина observait sa grande servir les convives. Chacun épiait ses voisins. C'était à qui attaquerait la première fourchetée. Les yeux se promenèrent autour de la table et s'attachèrent sur le plus gros. Affamé, le brave Octave entreprit de mâcher l'omelette. Après une bouchée à mastiquer dans la consistance caoutchoutée à saveur piquante, il déposa ses ustensiles de chaque côté de son assiette.

— Ça goûte juste le poivre, commenta-t-il. Mangez-en si vous voulez, mais moi je vas laisser faire ; il va vous en rester plus, ajouta-t-il avant d'égrener un rire jaune.

Avec circonspection, du bout de la fourchette, on se hasarda à piquer une bouchée. D'un mouvement d'ensemble, les mains hésitantes acheminèrent aux lèvres les échantillons d'omelette assaisonnée.

— C'est pas mangeable, cette affaire-là ! commenta Rébecca. J'aime les épices, mais là je trouve qu'il y en a un peu trop...

— Par chez nous, on les fait un peu plus baveuses, dit Virginie ; là, c'est raide sans bon sens. Qu'est-ce que t'en penses, Évariste ?

L'homme au visage famélique achevait de mâchouiller ; en guise d'approbation, il se borna à déglutir avec peine.

Devant le peu de succès qu'elle et sa sœur connaissaient, Angéлина consulta sa mère du regard, recula sa chaise et retira le plat de la table. Comme si elle voulait sauver la situation, Méлина coupa des tranches de pain, tailla des morceaux de fromage pour nourrir ses affamés.

Pendant que sa sœur desservait, Bénédicte apporta piteusement son assiette de muffins. Les petits gâteaux moulés n'avaient pas levé. Ils ressemblaient à des galettes rabougries. En apercevant le gâchis, la mère devina que les quantités de farine et de poudre à lever avaient été inversées. Elle fit signe à l'aînée de servir le thé. Le dessert s'avalerait ainsi plus facilement.

Après le repas, Octave manifesta le désir de se délier les jambes. Il quitta le domicile et alla s'engouffrer au casse-croûte Chez Paul.

Mélina voyait venir la soirée avec appréhension. Elle se doutait bien que son beau-frère était allé s'empiffrer ailleurs, mais cela la soulageait de savoir qu'il y avait un grognon de moins dans la maison. Ses filles affairées à la vaisselle, il fallait trouver un moyen d'occuper les visiteurs de la péninsule. Elle savait qu'ils s'étaient récemment découvert une passion pour le jeu de dominos qu'ils avaient apporté. Elle s'installa avec eux pour disputer une partie.

Angéline achevait de gratter le moule à muffins quand le gros Octave parut au logement. Il semblait avoir le ventre repu, disposé à s'allonger pour la nuit.

— Bon ben, asteure, je vas me coucher ! annonça-t-il en grande pompe.

Le signal que Mélina attendait était donné. Dans la demi-heure qui suivit, chacun retrouva son lit.

Quelques jours s'étaient écoulés depuis la mort du regretté Antonin. La maison était pleine de douloureux souvenirs que même la patine du temps ne ferait jamais disparaître. Aussi, avec les événements brûlants des feux de la réalité, les lieux hantaient-ils encore les imaginations fertiles. Virginie et Évariste avaient regagné la chambre-bureau avec une certaine réticence, persuadés que des êtres étranges habitaient la sinistre maison endeillée. La maigrichonne avait les paupières tombantes, mais la peur écarquillait ses yeux de poisson. Elle entrevoyait une autre nuit à explorer les ténèbres de la pièce, à l'affût du moindre bruit, de

la moindre secousse qui ébranlerait son lit de visiteuse. Car son compagnon de vie, Évariste, était souvent pris de spasmes nerveux qui la secouaient dans les recoins les plus intimes de sa personne.

Des minutes s'étaient écoulées depuis que tous les corps s'étaient allongés. Rébecca ronflait. Cependant, le gros Octave roulait dans sa tête des anecdotes gaillardes qui le maintenaient dans un état de vive excitation. À cette heure où la maisonnée devait dormir, le craquement sec du plancher serait si faible que les oreilles ne l'entendraient guère. Il se leva et s'engagea dans le passage, sa culotte de pyjama descendue sous les rondeurs de son énorme fessier. Plus il progressait, plus l'ivresse du plaisir le gagnait. Si on le prenait sur le fait, il invoquerait une digestion laborieuse, un mauvais rêve, ou quelque raison que son esprit dérangé inventerait pour l'excuser.

Les yeux de Virginie avaient cessé de fouiller l'obscurité à la recherche de masses informes et translucides, et s'étaient fixés sur le plafonnier. À la lueur d'un faible rai de lumière qui dansait sur les bosselures, elle se sentait rassurée. C'était comme une veilleuse qui pâlisait la nuit en un point précis et la portait à croire à une présence réconfortante, le seul havre de paix qui la tranquillisait.

Elle secoua sa tignasse rousse. Le cœur lui battit aux tempes. Saisie d'un frémissement nerveux, son regard se détacha du lustre, se braqua sur la porte, et elle enfonça ses doigts maigres dans les côtes d'Évariste.

— Que c'est qui te prend? s'enquit-il en se redressant brusquement. T'es encore pognée avec tes fantômes.

— T'es pas ben ben mieux que moi, tu sauras. Va donc voir, quelqu'un essaie de rentrer ici dedans.

Le brave homme se leva, alluma la lampe et alla entrouvrir la porte. Octave glissait vers la chambre des petites.

— Que c'est que tu fais là, toi? lança-t-il, d'une voix étouffée.

Le promeneur nocturne sursauta et détourna sa face grasse.

— Ben je m'en allais aux toilettes, bredouilla-t-il.

— Savais-tu, mon gros, que t'es passé tout drette. Revire de bord, asteure!

— C'est pas mal trompant dans cette maison-là, surtout quand on se réveille en pleine nuit avec une grosse envie...

Évariste suivit son beau-frère des yeux. Octave s'engouffra dans les toilettes et retourna à son lit. Le maigrichon se recoucha et rapporta ce qu'il venait de voir à sa femme, en précisant que le curieux incident devait rester entre eux.

— Je peux même pas en parler à Rébecca? demanda-t-elle.

— Même pas! Comme je connais ta sœur, elle saurait plus où se jeter. On va dire que cette fois-ci, je donne le bénéfice du doute à Octave. Mais si jamais il s'avisait de recommencer, là par exemple... Asteure, on va essayer de dormir et de rêver aux vrais fantômes, badina-t-il.